

LA POÉSIE ÉROTIQUE D'IRENE DIAS CAVALCANTI

Eu, mulher, mulher... et Lirerótica.

Roselis Batista Ralle

Université de Reims Champagne Ardenne

roselis.batista@univ-reims.fr

IRENE DIAS CAVALCANTI est poète – ou « poetisa » (poétesse), épithète qu'elle revendique - et écrivain. Elle a eu l'audace d'écrire un livre érotique, mêlé d'une certaine haine, d'un élan sentimental qui l'avait, bien sûr, incitée à le publier. Son premier recueil de poèmes est plutôt une revendication du plaisir féminin qu'une œuvre où l'érotique prend le devant de la scène. Néanmoins, c'est cela qu'on a saisi dès la première lecture de *Eu, mulher, mulher...* (1971), (*Moi, femme, femme...*). À la fin des années 60, à Campina Grande, - deuxième ville de l'état de Paraíba, au nord-est du Brésil, et la ville la plus proche de la ferme où elle habitait avec son mari - on ne pouvait ne pas la connaître, car si elle est devenue célèbre par sa beauté, elle était surtout l'épouse d'un homme d'influence et de pouvoir.

Considérée "paraibana", Irene Dias est née dans l'état de Rio Grande do Norte, plus exactement à São José de Mipibu, il y a quelque soixante-dix ans. Néanmoins c'est à Paraíba qu'elle a vécu presque toute sa vie et qu'elle vit actuellement; c'est aussi dans ce même état qu'elle a publié ses recueils de poèmes ainsi que son roman autobiographique, quelque vingt-trois ans plus tard.¹

Ce court travail sur son oeuvre essaie de montrer comment sa poésie a été mal comprise, car Irene Dias n'était pas féministe au sens large du terme - substantif très péjoratif à l'époque où elle rend ses écrits publics. Elle ne s'est jamais présentée comme une femme qui dénigre l'homme, au contraire, car sa poésie est avant tout un panégyrique qu'elle lui tisse. L'importance de ce dernier réside dans sa capacité à offrir du bonheur à la femme, et ce bonheur passe par accomplissement du désir féminin.

Irene Dias Cavalcanti va publier l'année suivante après la parution de *Eu, mulher, mulher...*, un autre recueil de poèmes, cette fois-ci encore plus provocateur, *Lirerótica* (1972), et les années suivantes, elle participera à quelques anthologies poétiques. Néanmoins, notre auteure restera silencieuse pendant plus de vingt ans, quand elle décide finalement de nous présenter une œuvre de fiction, *A Menina do velho senhor, La Petite fille du vieux monsieur* - dans une traduction *ipsis litteris*. Elle deviendra connue toutefois, à partir de ses deux recueils de poèmes, dans tous les états du nord-est brésilien. On l'appellera « *a poetisa erótica* ». Déjà célèbre, plutôt pour son audace que pour son œuvre, elle ira à São Paulo et à Rio de Janeiro pour les présenter. Cet essai assez bref sur Irene Dias Cavalcanti verse sur sa poésie, et sur la compréhension de l'érotisme dans cette région du Brésil. Mais, en même temps, notre intérêt a été celui de voir de plus près les préjugés envers la femme dans cette société très patriarcale du nord-est brésilien, vers le dernier tiers du XXème siècle, ce qui rend le travail de Irene Dias plus clair.

Femme fragile, assez nerveuse, polie et discrète, Irene Dias est aujourd'hui interpellée comme "a lady"². Mariée avant l'âge de quinze ans, elle avait le courage d'écrire comme personne

¹Par rapport à la publication de *Eu, mulher, mulher...* de 1971.

² Je l'ai connue dans les années 84, 85, quand elle était présente à des réunions de femmes écrivains, journalistes, telles que Fatima Araújo - à João Pessoa. Elle m'a beaucoup impressionnée, car l'agressivité que les citoyens communs de la ville utilisaient pour parler d'elle - et pour la critiquer - ne correspondait

d'autre avant elle (surtout une femme). Ni les hommes écrivains connus au Brésil et ailleurs, ni même l'écriture sensuelle de Jorge Amado ou celle de José Lins do Rego, - et elle connaît très bien leurs œuvres aux fragments teintés de sexe et d'érotisme, - ni les poèmes de Hilda Hilst qui semble avoir publié après Irene Dias, bref, personne n'avait jamais écrit avec autant de "réalisme biologique" - dirions-nous - surtout en vers, à propos de ce sujet tabou: le désir féminin, et le droit au désir. Il faut aussi rajouter à tout cela que c'est une femme "nordestina" qui écrit ; d'autres femmes poètes érotiques sont originaires d'autres états moins rigides et moins traditionnels que Paraíba. Il s'agit là, à notre égard, d'une première historique, et linguistique, dévoilé par le littéraire et par le sémantisme qui en découle, c'est-à-dire l'existence d'une synonymie parfaite entre l'amour et le sexe. L'invisibilité des sensations féminines racontées par une femme de ce monde arriéré et fortement misogyne a été mise à jour. La foi, la religion, le catholicisme ne changent rien, au contraire, ils contribuent avec des arguments chers à l'auteure. Ainsi l'Amour c'est le Sexe, l'Amour c'est Dieu, et Dieu c'est le Sexe, car pour Irene Dias, catholique et croyante, Dieu bénit le sexe comme il bénit l'amour. Il veut la jouissance de tous ses fils et de toutes ses filles et la preuve réside dans le désir qu'il a offert à l'être humain.

Il nous semble nécessaire de rappeler brièvement la société provinciale et pleine des préjugés de cette région du Brésil, maintes fois dévoilée aussi par des cinéastes tels que Glauber Rocha, en particulier dans les années où Irene Dias Cavalcanti a vécu, mais il paraît nécessaire aussi de la saisir dans la perspective des femmes privilégiées par la fortune, les femmes des riches « fazendeiros ». Les décennies après les années 40 et 50 n'ont pas beaucoup changé leur vie. La structure sociale et économique de la région a continué d'avoir des "usineiros", des "coronéis"³, des commerçants, petits et grands, des paysans toujours pauvres et exploités, des employés de petites mairies, des enseignants des écoles et des collèges publics et religieux, ces derniers accompagnés de religieuses qui prêchaient la morale chrétienne. Les jeunes filles aisées qui appartenaient à la classe des femmes « décentes », des femmes qui ne travaillaient pas, toujours prisonnières du milieu domestique, ont étudié dans les collèges catholiques. Elles étaient devenues, en principe, "pieuses, et obéissantes", ce qui signifiait avoir un atout presque irremplaçable pour leur futur. Irene Dias faisait partie de ce dernier groupe, non par choix personnel, mais par imposition familiale, car il était important d'accepter un mariage de convenance, de devenir une femme protégée par un époux, riche de préférence, et d'avoir reçu une formation religieuse. Hors du mariage une jeune fille, même une « bem nascida » (bien née), était en danger.

Irene Dias n'a jamais été ce qu'on appelle une personne « pauvre », mais mariée à un propriétaire foncier beaucoup plus âgé qu'elle, elle se soumet à la foi et à la morale typiquement patriarcale qui a toujours prévalu pour la femme dans ces régions de la campagne « nordestina ». Emprisonnée à vie dans une cage dorée, une sorte de grand cloître au milieu d'un monde vaste et insipide, surtout pour une jeune fille, elle se consacre à quatre activités:

pas à toute l'atmosphère que sa figure dégageait, à cette tendresse infinie qui la caractérise. Lady dans l'aspect aussi: -toujours élégamment habillée, portant des longues robes qui rivalisent avec ses innombrables bijoux en or, Irene, très bien coiffée toujours, était plutôt quelqu'un qui cherche et mérite la protection qu'un "muher-macho", une Luzia Homem, ou même une féministe militante.

³« usineiros » sont les propriétaires des « fabriques de sucre », ainsi que des grandes étendues de terres où se trouvent les plantations de canne à sucre; « coronéis » au pluriel, et « coronel » au singulier veut dire « colonel » dans une traduction littérale, mais le mot signifie ce qui a un pouvoir « militaire », de vie et de mort sur tous les travailleurs ruraux.

- 1- lire tout ce qui lui tombait sous la main;
- 2- monter à cheval tous les matins pour se sentir un peu libre, pour imaginer que l'air qui venait de la ville lui raconterait des histoires des gens qui possédaient la liberté d'aller où ils voulaient, mais qui savaient surtout où aller;
- 3- elle écrit, elle écrit beaucoup, des « trovas », des poèmes ;
- 4- (une « activité » non prévue): elle est, certes, sortie plusieurs fois de la ferme, mais ces voyages finissaient toujours dans l'enfermement de cabinets médicaux, et souvent même entre les quatre murs d'un hôpital psychiatrique, car il fallait qu'elle guérisse de ses dépressions « incompréhensibles ».

À ce propos, en 1974 dans une interview, elle répond sur ses débuts dans l'écriture: « *Acho que comecei a escrever antes mesmo de nascer... Meus antepassados foram escritores. Já nasci escrevendo e recitando poesias, revelando meus sentimentos* ». (« Je crois que j'ai commencé à écrire avant même ma naissance... mes aïeux étaient des écrivains. Je suis née en écrivant et en récitant des vers, qui révélaient mes sentiments »).

Le veuvage est arrivé sans aucun enfant. Libérée, Irene Dias continue ses études, continue ses lectures, devient avocate. Elle ne peut plus attendre pour publier, car elle composait des vers depuis l'âge de douze ans. En 1971, à Campina Grande, nous le rappelons, *Eu, mulher, mulher...* a vu la lumière. La ville de Campina Grande possède deux universités et une tradition littéraire. Ce recueil provoque beaucoup de stupeur; le fameux vers « *Estou grávida de ternura* » (« je suis enceinte de tendresse ») est devenu à l'époque une expression publique, répétée par beaucoup de gens.

Plus d'une décennie plus tard, en décembre 1984, dans le journal *O Momento*⁴, Maria José Limeira, une femme écrivain assez connue et respectée dans les milieux littéraires, dénonce les femmes poètes qui se veulent pionnières dans la poésie érotique brésilienne, quand « ... *na verdade foi Irene Dias Cavalcanti quem teve coragem, na pequenina Paraíba, ultrapassar todos os preconceitos de seu tempo e lançar o grito de alarme das mulheres que reivindicam o orgasmo como direito humano* »⁵.

Eu mulher, mulher... est une éruption volcanique très violente, bouleversante justement parce que la poésie d'Irene – ou de Renie, comme certains l'appellent- dit toute l'amertume qu'elle a emmagasinée pendant de longues années de répression et de souffrance, et elle le fait tout en politesse, tendrement, comme dans le poème lyrique du Russe Pushkin : « *Je vous aime si tendrement* », mais sans le suivre quand il continue plus loin : « *Je vous ai aimé si lâchement...* » car Irene Dias Cavalcanti n'admet pas la lâcheté. « *Eu falo / simplesmente d'essas cousas, / como falamos os meigos passarinhos / eu falo a linguagem cálida dos amantes, / eu falo, / grito, falo / e grito, tanto, / qual ritmo, / sem fim / das melodias...* ».

L'itérativité de ses vers « solitaires » - solitaires, parce que, souvent, il n'y a qu'un mot, qu'un verbe, qu'un adverbe, qu'un symbole, pour former un vers – fait écho à la solitude du poète. L'obsession de la thématique de l'amour physique, néanmoins, contribue un peu à

⁴ *O Momento* est un journal hebdomadaire de tendance gauchiste, fondé et dirigé par Jório Machado, un journaliste entrepreneur qui avait été fait prisonnier à l'époque de la dictature militaire (1964-1984).

⁵ « ... en fait, c'est Irene Dias Cavalcanti qui a eu le courage dans le petit état de Paraíba, d'aller au-delà de tous les préjugés de son époque et de pousser de cri d'alarme des femmes qui revendiquent l'orgasme comme un droit humain »

l'imagination : elle ne sera pas seule si elle « se multiplie » par le biais de l'amour. Cet amour, elle le « collectivise » dans ce désir maternel qui n'a jamais vu le jour. C'est peut-être pour cela qu'elle écrit : « meu útero carrega a geração futura » [mon utérus porte la génération future].

Si parler d'érotisme est défini comme « goût marqué pour les plaisirs sexuels », ou encore « évocation de l'amour sensuel », et qu'en littérature, on le distingue de la pornographie et de l'obscénité, les deux recueils de poèmes d'Irene Dias Cavalcanti, malgré les évocations qu'elle fait de la religiosité, voire de la spiritualité, de l'amour – qui ne peut être qu'érotique- ont été perçus très souvent immédiatement comme étant des œuvres immorales, à proscrire. Ainsi, dix ans après la publication de *Lirerótica*, le recteur de l'Université Régionale du Nord-est a interdit la présentation du livre à Campina Grande, car « atentava contra o pudor »⁶ (il était un attentat à la pudeur). Néanmoins, la motion la plus perverse sera probablement celle de la Chambre Municipale dont les Conseillers municipaux ont approuvé le rejet de son livre, considéré immoral, en lui interdisant le droit de percevoir la pension compensatoire en tant que veuve de l'ex-maire de la ville. Il est évident qu'une majorité (ou la totalité ?) des membres de la Chambre était composée par des hommes qui dictaient « la décence » à une femme mariée qui devait se plier à la conception platonique de l'amour⁷, tout en cédant et obéissant aux désirs de son époux. Et pour ces hommes ainsi que pour la grande majorité de la société, une épouse ne devait jamais se livrer à une écriture qui rendait publique l'intimité du couple, encore moins la révélation du désir non accompli. La « nudité » d'Irene a fait la une des journaux : « Irene está nua » / « Toda Nua » / « Confidencial », etc. Et on reproduit dans les journaux ses vers : « Para que estos lábios / para que estes seios / para que este útero / e estes ovários... / o corpo agitando / a alma chorando / ... desejo querendo, querendo, querendo, querendo / por que não querer?... / ... faz do meu corpo o teu caminho, nele passeia como bem quiseses... » / « despe o meu corpo, despe a minha alma... » (*Jornal do Commercio*). Dans le quotidien *A Gazeta de São Paulo* (4 oct. 1972), on peut lire : « Poetisa paraibana rompe os preconceitos do sexo » ; et le journal nous renvoie à un autre de ses poèmes les plus célèbres à l'époque : « Penetra o Cabo Branco à luz da lua, / testemunha bonita dos amores / e da penetração fica a semente, / pura infinita, terna gravidez... / a praia altiva, / doce poesia, / caminha extasiada / olhando o céu... / é tão formosa a gravidez da praia ».

Dans l'érotisme d'Irene Dias Cavalcanti, il y a une nudité du corps, certes, et cette absence de matière autre que son propre corps se rapproche, dans certaines critiques, de la fusion entre corps et âme. Dans l'obsession de cet aspect inhérent aux préludes à l'acte sexuel, et de sa relation à une Foi rébarbative, on observe à plusieurs moments des vers qui plaident : « estou desnuda / correndo pela praia... / que cobre doidamente útero a alma / estou desnuda / porque sou ser de Deus »⁸.

La liaison étroite entre sexe et religion dans la poésie d'Irene Dias Cavalcanti n'est pas étrangère à l'histoire de l'érotisme dans les arts et dans la littérature. « En assimilant l'érotisme au mal, en le frappant d'interdit, le christianisme donna à la littérature érotique un dimension nouvelle, puisque la transgression devient l'élément principal de la volupté »⁹. Il faut bien sûr

⁶ Maria José Limeira – « Irene está nua » *O momento* (copie sans date)

⁷ Elizete PASSOS « A razão patriarcal e a heteronímia da subjetividade feminina », 2002 (v. *Gênero e representação*)

⁸ « Je cours nue / sur la plage / qui enveloppe follement mon utérus et mon âme / Je cours nue / parce que je suis une créature de Dieu »

⁹ *L'univers documentaire*, Hachette, 1997

souligner qu'en principe, il n'y avait pas de « transgression » ni « d'interdit » pour une jeune fille déjà mariée avant l'âge de quatorze ans. Toujours pieuse malgré ses critiques du catholicisme bigot qui dominait les sociétés du nord-est du Brésil à son époque, c'est ailleurs qu'il faut chercher ce qui l'a incitée à écrire ce type de vers. Néanmoins, il paraît certain que dans ses recueils de poèmes, elle, l'auteure, semble adopter l'idée que : « La littérature érotique se complait moins dans l'évocation de l'acte que dans la célébration du désir... »¹⁰. En même temps, il ne serait pas exclu que son éloge du phallus puisse être critiqué. De toutes façons, malgré les difficultés entre érotisme d'un côté et pornographie et obscénité de l'autre, la société misogyne des régions du Brésil où elle a vécu et vit dénoncera sa poésie comme étant « pornographique », ce qui fait de ce faux jugement un reflet des préjugés et de l'ignorance. « ... la constante proximité de la donnée mystique et du simple libertinage... et le passage de l'érotique à la représentation de ce qui est usuellement tenu pour des perversions sexuelles »¹¹ n'existe pas dans la poésie d'Irene Dias.

Si on s'en tient à la forme, des vers fluent sans interruption, sans préoccupation de rimes, mais possédant un rythme plutôt rapide, soutenu. Elle préfère des vers courts, de deux ou trois mots, un syntagme, ou formant des phrases courtes, tout d'un coup, quand on se laisse mener par ce rythme pas toujours régulier – les métaphores s'insurgent – celle de l'amour entre les éléments géographiques de la côte, le Cabo Branco et de sa plage, dans de constants ébats amoureux. On se rend compte que dans l'exacerbation de l'érotisme lyrique – cela dans son deuxième recueil *Lirerótica* – Dias Cavalcanti introduit, dans le vocabulaire de ses vers, quelques syntagmes qui peuvent être considérés banals, comme le fameux « calice de esperma » qu'elle reprend plus loin avec une vénération qui fait rougir – cette fois-ci de rage – les féministes, ou tout simplement les femmes qui ne font pas l'amalgame entre la verge de l'homme – l'orgasme de la femme – et l'autel d'un saint.

On dirait, néanmoins, que « Santa Irene » - titre d'un article de Eudes Barros¹² - ne voit que la platitude d'un instinct commun à l'homme et à la femme, qui a été donné par Dieu aux deux sexes, pour qu'aimer soit un verbe symbolique de l'égalité, représentant une action tendre, vraie, honnête, dépourvue de préjugés, et évidemment béni, de préférence par un fruit, une maternité, une naissance. A la fin de *Eu, mulher, mulher...* on lit :

...
 Criança criança
 Linda, que corres
 Pelos caminhos
 Dá-me um pouco
 Do teu tudo
 Para o muito
 Do meu nada ...¹³

¹⁰ Idem

¹¹ *Grand Larousse Universel*, 1983

¹² Paru dans *O Momento*, 24-30 Mars 1975

¹³ « Enfant, enfant

Si beau, qui court

Dans les chemins

Donne-moi un peu

De ton tout

Pour échanger avec le plus

De mon rien »

Ce thème récurrent souligne un manque impardonnable pour Dias Cavalcanti : ne pas devenir mère. A qui la faute ? L'orgasme peut être beau parce qu'il peut aboutir à son but ultime : l'enfant, un résultat de l'amour¹⁴. Si les fantasmes érotiques n'étaient pas présents pour les deux sexes, on pourrait parler d'un échec.

Implicitement, la fécondité est célébrée sans que cela soit dit par Dias Cavalcanti, car elle n'a été qu'une virtualité. En revenant au sujet du phallus, je trouve que dans son œuvre, ce phallicisme est une sorte de prière, comme si elle disait : « si je te rends hommage, tu me rendras heureuse, je deviendrai une femme *accomplie*, réussirai à devenir mère ». Dans cet ordre de choses, il paraît que **l'amour sacré** et **l'amour profane** sont jumeaux et qu'ils ne se séparent jamais. Toutefois, la poète sait que cela peut être suggéré, mais que la réalité est beaucoup plus rude. Ainsi, dans sa poésie, Irene Dias Cavalcanti est d'accord avec ce qui semble être le postulat de la littérature érotique : « [celle-ci] se complait moins dans l'évocation de l'acte que dans la célébration du désir, qui peut aller jusqu'à l'intolérable – ce qui est encore une source de plaisir »¹⁵.

Au moins deux critiques littéraires, Virginius da Gama et Mello à Paraíba, et Ivone Pinto, au Ceará, vont défendre la nécessité de l'existence du lyrisme érotique. Le premier cite Santa Catarina de Siena pour qui « ... a imoralidade não está no corpo, mas na camisa » (l'immoralité n'est pas dans le corps, mais dans les vêtements¹⁶) et la deuxième souligne « la relation entre le lyrisme érotique d'Irene et la foi en Dieu est claire »¹⁷.

Dans le débat sur l'interdiction de l'érotisme féminin opposé au droit que l'homme détient sur ce sujet depuis toujours, Elizete Passos rappelle que « sendo natureza, em última instância, a mulher não ascende ao estatuto da individualidade, estatuto cultural por excelência »¹⁸.

Irene Dias Cavalcanti réfute totalement ces idées, ce qui est plus clairement saisi dans sa fiction. Elle n'admet pas qu'on attribue à l'homme l'acquisition de l'action et de l'abstraction et à la femme, la passivité et la capacité au concret. Elle dénonce, à travers son œuvre, l'hypocrisie de la société nordestine, où les jeunes filles sont a priori coupables, soumises à une morale perverse, où l'Eglise manifeste son accord par son silence, ou au contraire par sa « pédagogie ».

On dirait que dans sa poésie l'accusation de la haine qu'elle ressent envers la vie qu'on l'a condamnée à vivre, perd face à l'exaltation de l'amour. Ce n'est pas là que notre auteure va prendre son envol. Si dans *A educação das virgens*¹⁹ (1995) « ... o corpo femenino era disciplinado para satisfazer ao modelo de honestidade e beleza da família patriarcal »²⁰ et que dans les écoles et dans les collèges, on inculquait aux filles que leur corps était destiné à la maternité, qu'il était un « sanctuaire », dans l'œuvre d'Irene Dias Cavalcanti, le rejet de toutes ces conceptions de l'éducation des filles est sans appel.

¹⁴ Irene Dias Cavalcanti ne mentionne jamais la paternité, comme si la maternité avait plus de raison d'exiger le sexe.

¹⁵ Eudes Barros argumente à propos de *Lirerótica* : « Irene é ardente. E ela mesma quem o confessa : - « Eu quero não só um beijo, quero muitos, / Quero muitos de uma vez / » Santa Tereza também era assim em seus êxtases poéticos ».

¹⁶ A ce propos, Machado de Azois, si discret, souligne dans *Dom Casmurro*, après la scène du baiser « ... [a indecência] está antes na tua cabeça, leitor ».

¹⁷ dans *O livro do Mês*, março 1973, sans plus de références.

¹⁸ Elizete Passos reprend cette idée de Célia Amorós, 1985 p. 47 : « en tant que nature, en dernière instance, la femme n'aspire pas au statut de l'individualité, statut culturel par excellence ».

¹⁹ Elizete Passos, *ibidem*, p. 63.

²⁰ « ... le corps féminin était discipliné pour satisfaire au modèle d'honnêteté et de beauté de la famille patriarcale », *ibidem*, p. 63.

Dans une interview, l'auteure trouve le besoin d'affirmer que les femmes sont intelligentes, et qu'au Brésil, cela est déjà reconnu. Pour elle, l'écriture serait une preuve de cette intelligence, où objectivité et subjectivité se mêlent. Néanmoins, elle sait que persistent les préjugés, les tabous, ainsi que les « jeux » et les enjeux politiques.

Avant de nous pencher sur la fiction de Mme Dias Cavalcanti, il est intéressant de faire noter quelques caractéristiques de sa poésie érotique. Parmi ses poèmes, **le sang** prend une place initiatique et sa couleur rappelle celle des « rosas rubras » (« roses pourpres ») dans *Eu, mulher, mulher...*. Le sang est également le même liquide qui définit la vie, tel qu'on le constate à la fin du recueil de la poète, également érotique, Hilda Hilst, dans *Poèmes jouissifs...*²¹ « Je t'aime, / vie, / sillage liquide où je me couche... / Je suis moins / Quand je ne suis liquide ». Pour Dias Cavalcanti, l'érotisme est un besoin dans la vie et son inévitabilité débute par les symboles du liquide : le sang, l'eau, la mer, la rosée, le sperme, les larmes, les cocktails etc. et tous se rejoignent en un verbe clé, accaparateur de tous leurs signifiés, « navegar » (naviguer) parce que, selon elle, dans l'étreinte amoureuse réelle ou virtuelle, on navigue, on se sent flotter.

Parmi les thèmes récurrents de l'amour charnel et/ou spirituel, l'amour sacré et/ou profane – sa poésie ne les sépare pas –, Irene ne parle pas de Mort mais de l'Espoir. Sa solitude – souvent la solitude « accompagnée » – évoque un désir qui semble n'être jamais assouvi. Ainsi, l'autel qu'elle érige au phallus dans *Lirerótica* est le symbole d'un saint, de la statuette de son saint à qui elle voue une grande dévotion. Et on voit entrer en scène le thème de la maternité, avec lequel termine *Eu, mulher, mulher...*. Elle a donc un but très précis où le phallisme n'a plus de place, et où on peut mettre un terme à la célébration du désir et à l'accusation de son non-accomplissement. S'il y avait eu un élément anthropophagique dans l'interprétation de ses recueils, il disparaît aussi.

Le supposé anti-féminisme d'Irene Dias Cavalcanti dans « Eu existo / porque / existe o / HOMEM / mesmo que / perceba o meu semblante... / eu existo / porque existe o HOMEM / viril, ardente / impetuoso / másculo ... »²² est en réalité une hypothèse qui peut être facilement inversée, comme dans un vers virtuel, écrit par un homme – et on sait qu'il y a des poètes²³ qui se sont livrés à cette dévotion – « J'existe parce que la FEMME existe, / même si elle ne voit pas ma pensée... » La différence étant évidemment que l'homme ne le fera pas au nom de toutes les femmes du monde, mais il l'individualisera, il utilisera un « tu », il l'interpellera. Finalement, malgré cette confession de négation de soi-même face à la gente masculine, Irene Dias Cavalcanti suggère que le vrai bonheur est pour la femme celui de la femme mère, celle qui adore être entourée par les petits bras d'un enfant. Il me semble qu'à ce moment-là, l'homme est vu comme un « calice de esperma », une sorte de pont, bref, un moyen pour rendre une femme heureuse. A partir de cet instant, il devient un accessoire dans le bonheur de n'importe quelle femme. Si on pousse encore un peu plus loin ce raisonnement, dès qu'une femme-mère ne veut plus d'enfants, la présence de l'homme est inutile face au bonheur maternel, la seule et la vraie raison de l'existence heureuse au féminin. Il est évident qu'Irene Dias Cavalcanti n'a jamais pu prouver – ni se réjouir – d'un tel état, car elle n'a jamais eu d'enfants.

²¹ Hilda Hilst, *Poèmes maudits, jouissifs et dévots*, p. 126.

²² « J'existe / parce que / l'HOMME / existe / même si / il ne voit pas / ma pensée... / j'existe / parce que l'HOMME existe / viril, ardent / impétueux / robuste ».

²³ voir la poésie lyrique des poètes du Romantisme et du Parnassianisme brésiliens, tels que Castro Alves « Tu és a minha luz, - sou tua sombra, / Eu sou teu lago – se tu és meu céu. / ... Amar-te ainda é melhor do que ser Deus ! » (*Pensamento de Amor*), ou Olavo Bilac : « Porque hei-de, em tudo quanto vejo, vê-la ? » (*No cácere*) ou encore les vers des poèmes « In extremis » ou « Nel mezzo del camin... ».

Pour esquisser quelques conclusions sur l'œuvre d'Irene Dias Cavalcanti, selon l'un des meilleurs critiques littéraires du nord-est déjà décédé, Virginius da Gama e Mello, la poésie amoureuse de l'auteure en question converge vers celle de quelques femmes poètes, telles que Gilka Machado, Albertina Berta et Adalgisa Nery au niveau du lyrisme des éléments modernes de la forme, mais les vers qui crépitent le plus, ce sont ceux de cette « paraibana ». On aurait pu penser à une évolution dans les « outils » du poète – en ce qui concerne la forme – et à un enrichissement et un élargissement de sa thématique, moins romantique et moins rebelle, mais Irene Dias, jusqu'à présent, n'a plus publié de poésie. Sa fiction apparaîtra avec *A Menina do Velho Senhor*, un roman autobiographique. C'est donc plus de deux décennies plus tard qu'elle se réveille de sa prétendue pénitence et qu'elle expose ses visions sociales et idéologiques, tout en accusant l'hypocrisie de la société où elle vit. Après avoir eu sa licence d'avocat, sachant que les hommes politiques ne vont pas résoudre les graves problèmes du nord-est brésilien, elle devient avocate des pauvres.

Les deux recueils en vers de cette femme un peu naïve constituent un moment de réflexion sur l'écriture féminine, où la simplicité de la forme et du vocabulaire se mélangent avec la virginité presque éternelle d'une femme en souffrance. L'érotisme apparaît comme un bateau qui se maintient à flot, car c'est un sujet que les hommes n'ont jamais renié. Hélas, la virginité littéraire d'Irene rejoint la virginité physique, de là l'hiatus de sa création. Sa poésie est avant tout un cri de désespoir, plus social et culturel que proprement lyrique.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- Amorós, Célia – *Hacia una crítica de la razón patriarcal*. Barcelona : Gráficas Pareja, 1985
 Dias Cavalcanti, Irene - *Eu, mulher, mulher...* Ed. Art-Set, préface de Virginius da Gama e Mello, nov. 1971
 Dias Cavalcanti, Irene – *Lirerótica*, João Pessoa, Iterplan, 1974
 Hilst, Hilda – *O caderno rosa de Lory Lamby*, Massao Olmo Editor, São Paulo, 1990
 Hilst, Hilda – *Cascos & Carícias*. Namkin editorial, São Paulo, 1998
 Passos, Elizete – “A razão patriarcal a e heteronimia da subjetividade femenina” dans *Gênero e representação: teoria, história e crítica*, de C. Lima Duarte et alii, UFMG, Belo Horizonte, 2002

Articles

- Da Gama e Mello, Virginius, « Proclamação de mulher », dans *Diario de Pernambuco*, 24.XI.1971

Dictionnaires encyclopédiques

- Grand Larousse Universel*, Volume 6, 1983
L'univers documentaire, Hachette, 1997

Journaux

- Diário de Pernambuco*, 24.XI.1971, 23.XII.1974
A Gazeta, São Paulo, 4.X.1972
O Momento, João Pessoa, 24.III.1975
Correo da Paraíba, 12.XI.1971
Unitário, Fortaleza, 19.I.1992

Jornal da Paraíba, 12.II.1972

Jornal do Commercio, Recife, 30.VI.1972